

APTAR

CYCLE CORNEILLE



SURÉNA

Samedi 8 juin 2024
10h – 12h30

In memoriam Georges Forestier

Invités du cercle de lecture : Brigitte JAQUES, metteuse en scène
François REGNAULT, dramaturge
Liliane PICCIOLA, Pdte du Mouvement Corneille
Myriam DUFOUR-MAITRE, Mouvement Corneille.

Dossier préparé par Françoise GOMEZ, pdte de l'Académie Populaire du Théâtre et des Arts du Récit (APTAR).

Texte repris à la version établie pas Paul Fièvre, 30 nov. 2022, pour le site <http://theatre-classique.fr>

Site de référence : [Mouvement Corneille](#).

LES PARTHES et SURÉNA

Plutarque, *Vie de Marcus Crassus*

Suréna n'était pas un homme ordinaire. Par sa richesse, sa naissance, sa gloire, il était le premier après le roi ; par son courage et son habileté, il l'emportait sur tous les Parthes de son temps. Pour la taille et la beauté du corps, il n'avait point d'égal. Quand il était en marche, il menait toujours avec lui mille chameaux chargés de ses bagages, et deux cents chariots portant ses concubines. Mille chevaux de grosse cavalerie et un plus grand nombre de cavalerie légère formaient son escorte. En tout il n'avait pas moins de dix mille hommes, tant cavaliers que valets et esclaves. Pour ce qui est de sa naissance, il possédait le privilège héréditaire de ceindre le premier le diadème aux rois des Parthes à leur avènement. **Hyrodès, le roi actuel, avait été chassé : c'est lui qui l'avait ramené chez les Parthes ; la grande ville de Séleucie, c'est Suréna qui l'avait prise pour lui, en montant le premier sur les murailles, et en mettant en fuite de sa propre main ceux qui les défendaient. Il n'avait pas alors trente ans,** et il avait une fort grande réputation de prudence et de sagesse dans les conseils. C'est par ces qualités surtout qu'il détruisit Crassus, lequel, par sa confiance téméraire et son orgueil d'abord, et ensuite par le découragement où le jetèrent ses revers, donna tant de prise aux pièges que lui tendit Suréna.

Οὐδὲ γὰρ ἦν τῶν τυχόντων ὁ Σουρήνας, ἀλλὰ πλούτῳ μὲν καὶ γένει καὶ δόξῃ μετὰ βασιλέα δεύτερος, ἀνδρεία δὲ καὶ δεινότητι τῶν καθ' αὐτὸν ἐν Πάρθοις πρῶτος, ἔτι δὲ μεγέθει καὶ κάλλει σώματος ὡς οὐδεὶς ἕτερος. Ἐξήλαυνε δὲ καθ' ἑαυτὸν αἰεὶ χιλίαις σκευοφορούμενος καμήλοις, καὶ διακοσίας ἀπήνας ἐπήγετο παλλακίδων, ἵππεῖς δὲ κατάφρακτοι χίλιοι, πλείονες δὲ τῶν κούφων παρέπεμπον, εἶχε δὲ τοὺς σύμπαντας ἵππεῖς ὁμοῦ πελάτας τε καὶ δούλους μυρίων οὐκ ἀποδέοντας. Καὶ κατὰ γένος μὲν ἐξ ἀρχῆς ἐκέκτητο βασιλεῖ γινομένῳ Πάρθων ἐπιτιθέναι τὸ διάδημα πρῶτος, Ὀρώδην δὲ τοῦτον αὐτὸς ἐξεληλαμένον εἰς Πάρθους κατήγαγε, καὶ Σελεύκειαν αὐτῷ τὴν μεγάλην εἶλε, πρῶτος ἐπιβὰς τοῦ τείχους καὶ τρεψάμενος ἰδίᾳ χειρὶ τοὺς ἀντιστάντας. Οὕτω δὲ γεγωνῶς ἔτη τριάκοντα κατ' ἐκεῖνον τὸν χρόνον, εὐβουλίας καὶ συνέσεως δόξαν εἶχε μεγίστην, οἷς οὐχ ἦκιστα καὶ τὸν Κράσσον ἔσφηλε, διὰ θράσος καὶ φρόνημα πρῶτον, εἶθ' ὑπὸ δέους καὶ συμφορῶν ταῖς ἀπάταις εὐχείρωτον γενόμενον.

HIST. DE L'ANTIQU. Parthe : qui appartient au peuple qui s'installa dans la première moitié du III^es. avant J.-C. au sud-est de la mer Caspienne sur le plateau iranien (La Parthie); personne habitant la région dominée par ce peuple. *S'il est une période obscure dans l'histoire de l'Iran ancien, c'est bien celle des cinq siècles durant lesquels les Parthes imposèrent leur autorité à l'ensemble du plateau iranien (Encyclop. univ. t.121972, p.564).*

Trésor de la Langue Française, article « Parthe ».

Le 9 juin 53 av. J.-C., l'armée romaine dirigée par Marcus Licinius Crassus, gouverneur de Syrie, subit l'une des défaites les plus lourdes et les plus inattendues de son histoire, dans la plaine de Carrhes, quelque part sur la frontière syro-turque actuelle, au sud d'Édesse. Ce n'était certes ni la première lourde défaite de l'armée romaine (pensons à Cannes en 216 av. J.-C.), ni la dernière (rappelons le désastre subi par Varus en 9 ap. J.-C dans les forêts de Teutoburg). Elle fit prendre conscience à Rome des limites de sa puissance. Les Parthes, habitués des batailles et fins cavaliers, avaient une tactique particulière qui consistait à simuler la fuite pour tirer des flèches vers l'arrière, par-dessus leur épaule. D'où l'expression figurée passée dans l'usage pour désigner une phrase assassine ou un trait lâché par quelqu'un au moment où il arrête la conversation et s'éloigne, empêchant ainsi l'interlocuteur de répliquer.

SURÉNA GÉNÉRAL DES PARTHES

Tragédie

Par P. Corneille

M. DC. LXV

Représentée pour la première fois le 14 décembre 1674 à l'Hôtel de Bourgogne.

AU LECTEUR

Le Sujet de cette tragédie est tiré de Plutarque, et d'Appian Alexandrin. Ils disent tous deux que Suréna était le plus noble, le plus riche, le mieux fait, et le plus vaillant des Parthes. Avec ces qualités, il ne pouvait manquer d'être un des premiers hommes de son siècle, et si je ne m'abuse, la peinture que j'en ai faite ne l'a point rendu méconnaissable. Vous en jugerez.

ACTEURS

ORODE, roi des Parthes.

PACORUS, fils d'Orode.

SURÉNA, lieutenant d'Orode, et général de son armée contre Crassus.

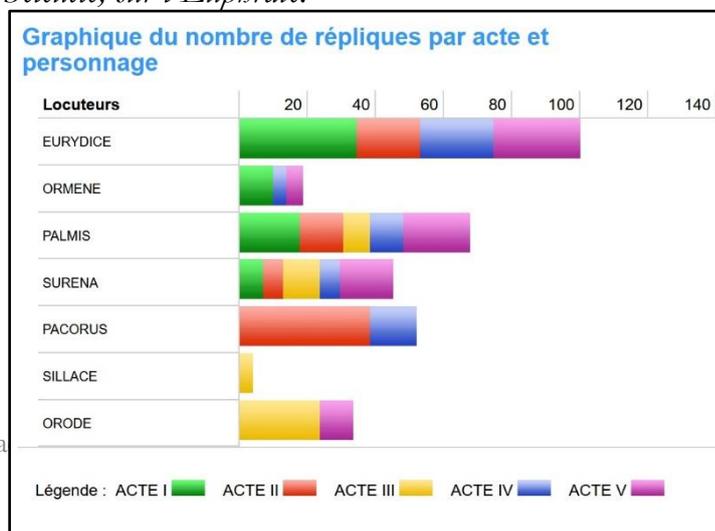
SILLACE, autre lieutenant d'Orode.

EURYDICE, fille d'Artabase, roi d'Arménie.

PALMIS, soeur de Suréna.

ORMÈNE, dame d'honneur d'Eurydice.

La scène se passe à Séleucie, sur l'Euphrate.



Aca

SIREN 901170209

Site dédié : <https://www.theatre-a-la-maison.com>

PREMIER EXTRAIT

Pour 8 voix

Eurydice 1

Ormène 1

Eurydice 2

Ormène 2

Eurydice 3

Palmis

Eurydice 4

Palmis 2

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE.

Eurydice, Ormène.

EURYDICE.

Ne me parle plus tant de joie et d'hyménée ;
Tu ne sais pas les maux où je suis condamnée,
Ormène : c'est ici que doit s'exécuter
Ce traité qu'à deux rois il a plu d'arrêter ;
5 Et l'on a préféré cette superbe ville,
Ces murs de Séleucie, aux murs d'Hécatompyle.
La reine et la princesse en quittent le séjour,
Pour rendre en ces beaux lieux tout son lustre à la cour.
Le roi les mande exprès, le prince n'attend qu'elles ;
10 Et jamais ces climats n'ont vu pompes si belles.
Mais que servent pour moi tous ces préparatifs,
Si mon cœur est esclave et tous ses vœux captifs,
Si de tous ces efforts de publique allégresse
Il se fait des sujets de trouble et de tristesse ?
15 J'aime ailleurs.

ORMÈNE.

Vous, madame ?

EURYDICE.

Ormène, je l'ai tu

Tant que j'ai pu me rendre à toute ma vertu.
N'espérant jamais voir l'amant qui m'a charmée,
Ma flamme dans mon cœur se tenait renfermée :
L'absence et la raison semblaient la dissiper ;
20 Le manque d'espoir même aidait à me tromper.
Je crus ce cœur tranquille, et mon devoir sévère

Le préparait sans peine aux lois du roi mon père,
Au choix qui lui plairait. Mais, ô dieux ! Quel tourment,
S'il faut prendre un époux aux yeux de cet amant !

ORMÈNE.

25 Aux yeux de votre amant !

EURYDICE.

Il est temps de te dire

Et quel malheur m'accable, et pour qui je soupire.
Le mal qui s'évapore en devient plus léger,
Et le mien avec toi cherche à se soulager.
Quand l'avare Crassus, chef des troupes romaines,
30 Entreprit de dompter les Parthes dans leurs plaines,
Tu sais que de mon père il brigua le secours ;
Qu'Orode en fit autant au bout de quelques jours ;
Que pour ambassadeur il prit ce héros même,
Qui l'avait su venger et rendre au diadème.

ORMÈNE.

35 Oui, je vis Suréna vous parler pour son roi,
Et Cassius pour Rome avoir le même emploi.
Je vis de ces états l'orgueilleuse puissance
D'Artabase à l'envi mendier l'assistance,
Ces deux grands intérêts partager votre cour,
40 Et des ambassadeurs prolonger le séjour.

EURYDICE.

Tous deux, ainsi qu'au roi, me rendirent visite,
Et j'en connus bientôt le différent mérite.
L'un, fier et tout gonflé d'un vieux mépris des rois,
Semblait pour compliment nous apporter des lois ;
45 L'autre, par les devoirs d'un respect légitime,
Vengeait le sceptre en nous de ce manque d'estime.
L'amour s'en mêla même ; et tout son entretien
Sembla m'offrir son cœur, et demander le mien.
Il l'obtint ; et mes yeux, que charmait sa présence,
50 Soudain avec les siens en firent confidence.
Ces muets truchements surent lui révéler
Ce que je me forçais à lui dissimuler ;
Et les mêmes regards qui m'expliquaient sa flamme
S'instruisaient dans les miens du secret de mon âme.

55 Ses vœux y rencontraient d'aussi tendres désirs :
Un accord imprévu confondait nos soupirs,
Et d'un mot échappé la douceur hasardée
Trouvait l'âme en tous deux toute persuadée.

ORMÈNE.

Cependant est-il roi, Madame ?

EURYDICE.

Il ne l'est pas ;

60 Mais il sait rétablir les rois dans leurs états.

Des Parthes le mieux fait d'esprit et de visage,
Le plus puissant en biens, le plus grand en courage,
Le plus noble : joins-y l'amour qu'il a pour moi ;
Et tout cela vaut bien un roi qui n'est que roi.

65 Ne t'effarouche point d'un feu dont je fais gloire,
Et souffre de mes maux que j'achève l'histoire.

L'amour, sous les dehors de la civilité,

Profita quelque temps des longueurs du traité :

On ne soupçonna rien des soins d'un si grand homme.

70 Mais il fallut choisir entre le Parthe et Rome.

Mon père eut ses raisons en faveur du Romain ;

J'eus les miennes pour l'autre, et parlai même en vain ;

Je fus mal écoutée, et dans ce grand ouvrage

On ne daigna peser ni compter mon suffrage.

(...)

Mon père choisit mal : on l'a vu par la suite.

Suréna fit périr l'un et l'autre Crassus,

Et sur notre Arménie Orode eut le dessus :

85 Il vint dans nos états fondre comme un tonnerre.

Hélas ! J'avais prévu les maux de cette guerre,

Et n'avais pas compté parmi ses noirs succès

Le funeste bonheur que me gardait la paix.

Les deux rois l'ont conclue, et j'en suis la victime :

90 On m'amène épouser un prince magnanime ;

Car son mérite enfin ne m'est point inconnu,

Et se ferait aimer d'un cœur moins prévenu ;

Mais quand ce cœur est pris et la place occupée,

Des vertus d'un rival en vain l'âme est frappée :

95 Tout ce qu'il a d'aimable importune les yeux ;

Et plus il est parfait, plus il est odieux.

Cependant j'obéis, Ormène : je l'épouse,
Et de plus...

ORMÈNE.

Qu'auriez-vous de plus ?

EURYDICE.

Je suis jalouse.

ORMÈNE.

Jalouse ! Quoi ? Pour comble aux maux dont je vous plains...

EURYDICE.

100 Tu vois ceux que je souffre, apprends ceux que je crains.

Orode fait venir la princesse sa fille ;

Et s'il veut de mon bien enrichir sa famille,

S'il veut qu'un double hymen honore un même jour,

Conçois mes déplaisirs : je t'ai dit mon amour.

105 C'est bien assez, ô ciel ! Que le pouvoir suprême

Me livre en d'autres bras aux yeux de ce que j'aime :

Ne me condamne pas à ce nouvel ennui

De voir tout ce que j'aime entre les bras d'autrui.

ORMÈNE.

Votre douleur, madame, est trop ingénieuse.

EURYDICE.

110 Quand on a commencé de se voir malheureuse,

Rien ne s'offre à nos yeux qui ne fasse trembler :

La plus fausse apparence a droit de nous troubler ;

Et tout ce qu'on prévoit, tout ce qu'on s'imagine,

Forme un nouveau poison pour une âme chagrine.

ORMÈNE.

115 En ces nouveaux poisons trouvez-vous tant d'appas

Qu'il en faille faire un d'un hymen qui n'est pas ?

EURYDICE.

La princesse est mandée, elle vient, elle est belle ;

Un vainqueur des Romains n'est que trop digne d'elle.

S'il la voit, s'il lui parle, et si le roi le veut...

120 J'en dis trop ; et déjà tout mon cœur qui s'émeut...

ORMÈNE.

À soulager vos maux appliquez même étude
Qu'à prendre un vain soupçon pour une certitude :
Songez par où l'aigreur s'en pourrait adoucir.

EURYDICE.

J'y fais ce que je puis, et n'y puis réussir.
125 N'osant voir Suréna, qui règne en ma pensée,
Et qui me croit peut-être une âme intéressée,
Tu vois quelle amitié j'ai faite avec sa sœur :
Je crois le voir en elle, et c'est quelque douceur,
Mais légère, mais faible, et qui me gêne l'âme
130 Par l'inutile soin de lui cacher ma flamme.
Elle la sait sans doute, et l'air dont elle agit
M'en demande un aveu dont mon devoir rougit :
Ce frère l'aime trop pour s'être caché d'elle.
(...) Je la vois : force-la, si tu peux, à parler ;
Force-moi, s'il le faut, à ne lui rien celer.
145 L'oserai-je, grands dieux ! Ou plutôt le pourrai-je ?

ORMÈNE.

L'amour, dès qu'il le veut, se fait un privilège ;
Et quand de se forcer ses désirs sont lassés,
Lui-même à n'en rien taire il s'enhardit assez.

SCÈNE II. Eurydice, Palmis, Ormène.

PALMIS.

J'apporte ici, madame, une heureuse nouvelle :
150 Ce soir la reine arrive.

EURYDICE.

Et Mandane avec elle ?

PALMIS.

On n'en fait aucun doute.

EURYDICE.

Et Suréna l'attend
Avec beaucoup de joie et d'un esprit content ?

PALMIS.

Avec tout le respect qu'elle a lieu d'en attendre.

EURYDICE.

Rien de plus ?

PALMIS.

Qu'a de plus un sujet à lui rendre ?

EURYDICE.

155 Je suis trop curieuse et devrais mieux savoir
Ce qu'aux filles des rois un sujet peut devoir ;
Mais de pareils sujets, sur qui tout l'état roule,
Se font assez souvent distinguer de la foule ;
Et je sais qu'il en est qui, si j'en puis juger,
160 Avec moins de respect savent mieux obliger.

PALMIS.

Je n'en sais point, madame, et ne crois pas mon frère
Plus savant que sa sœur en un pareil mystère.

EURYDICE.

Passons. Que fait le prince ?

PALMIS.

En véritable amant,
Doutez-vous qu'il ne soit dans le ravissement ?
165 Et pourrait-il n'avoir qu'une joie imparfaite
Quand il se voit toucher au bonheur qu'il souhaite ?

EURYDICE.

Peut-être n'est-ce pas un grand bonheur pour lui,
Madame ; et j'y craindrais quelque sujet d'ennui.

PALMIS.

Et quel ennui pourrait mêler son amertume
170 Au doux et plein succès du feu qui le consume ?
Quel chagrin a de quoi troubler un tel bonheur ?

Le don de votre main...

EURYDICE.

La main n'est pas le cœur.

PALMIS.

Il est maître du vôtre.

EURYDICE.

Il ne l'est point, madame ;

Et même je ne sais s'il le sera de l'âme :

175 Jugez après cela quel bonheur est le sien.

Mais achevons, de grâce, et ne déguisons rien.

Savez-vous mon secret ?

PALMIS.

Je sais celui d'un frère.

EURYDICE.

Vous savez donc le mien. Fait-il ce qu'il doit faire ?

Me hait-il ? Et son cœur, justement irrité,

180 Me rend-il sans regret ce que j'ai mérité ?

PALMIS.

Oui, madame, il vous rend tout ce qu'une grande âme

Doit au plus grand mérite et de zèle et de flamme.

EURYDICE.

Il m'aimerait encor ?

PALMIS.

C'est peu de dire aimer :

Il souffre sans murmure ; et j'ai beau vous blâmer,

185 Lui-même il vous défend, vous excuse sans cesse.

(...)

EURYDICE.

195 Ah ! Vous redoublez trop, par ce discours charmant,

Ma haine pour le prince et mes feux pour l'amant ;

Finissons-le, madame ; en ce malheur extrême,

Plus je hais, plus je souffre, et souffre autant que j'aime.

PALMIS.

N'irritons point vos maux, et changeons d'entretien.

Académie populaire du théâtre et des arts du récit . RNA W751252848 . SIREN 901170209

CERCLES DE LECTURE – CYCLE CORNEILLE

Suréna

Site dédié : <https://www.theatre-a-la-maison.com>

200 Je sais votre secret, sachez aussi le mien.
Vous n'êtes pas la seule à qui la destinée
Prépare un long supplice en ce grand hyménée :
Le prince...

EURYDICE.

Au nom des dieux, ne me le nommez pas :
Son nom seul me prépare à plus que le trépas.

PALMIS.

205 Un tel excès de haine !

EURYDICE.

Elle n'est que trop due
Aux mortelles douleurs dont m'accable sa vue.

PALMIS.

Eh bien ! Ce prince donc, qu'il vous plaît de haïr,
Et pour qui votre cœur s'apprête à se trahir,
Ce prince qui vous aime, il m'aimait.

EURYDICE.

L'infidèle !

PALMIS.

210 Nos vœux étaient pareils, notre ardeur mutuelle :
Je l'aimais.

EURYDICE.

Et l'ingrat brise des nœuds si doux !

PALMIS.

Madame, est-il des cœurs qui tiennent contre vous ?
Est-il vœux ni serments qu'ils ne vous sacrifient ?
Si l'ingrat me trahit, vos yeux le justifient,
215 Vos yeux qui sur moi-même ont un tel ascendant...

EURYDICE.

Vous demeurez à vous, madame, en le perdant ;
Et le bien d'être libre aisément vous console
De ce qu'a d'injustice un manque de parole ;

Mais je deviens esclave ; et tels sont mes malheurs,
220 Qu'en perdant ce que j'aime, il faut que j'aime ailleurs.

PALMIS.

Madame, trouvez-vous ma fortune meilleure ?
Vous perdez votre amant, mais son cœur vous demeure ;
Et j'éprouve en mon sort une telle rigueur,
Que la perte du mien m'enlève tout son cœur.
225 Ma conquête m'échappe où les vôtres grossissent ;
Vous faites des captifs des miens qui s'affranchissent ;
Votre empire s'augmente où se détruit le mien,
Et de toute ma gloire il ne me reste rien.

EURYDICE.

Reprenez vos captifs, rassurez vos conquêtes,
230 Rétablissez vos lois sur les plus grandes têtes :
J'en serai peu jalouse, et préfère à cent rois
La douceur de ma flamme et l'éclat de mon choix.
La main de Suréna vaut mieux qu'un diadème.
Mais dites-moi, madame, est-il bien vrai qu'il m'aime ?
235 Dites, et s'il est vrai, pourquoi fuit-il mes yeux ?

PALMIS.

Madame, le voici qui vous le dira mieux.

EURYDICE.

Juste ciel ! À le voir déjà mon cœur soupire !
Amour, sur ma vertu prends un peu moins d'empire !

DEUXIÈME EXTRAIT

Pour 4 voix

Eurydice

Suréna

Eurydice 2

Suréna 2

SCÈNE III.

Eurydice, Suréna.

EURYDICE.

Je vous ai fait prier de ne me plus revoir,
240 Seigneur : votre présence étonne mon devoir ;

Et ce qui de mon cœur fit toutes les délices,
Ne saurait plus m'offrir que de nouveaux supplices.
Osez-vous l'ignorer ? Et lorsque je vous vois,
S'il me faut trop souffrir, souffrez-vous moins que moi ?
245 Souffrons-nous moins tous deux pour soupirer ensemble ?
Allez, contentez-vous d'avoir vu que j'en tremble ;
Et du moins par pitié d'un triomphe douteux,
Ne me hasardez plus à des soupirs honteux.

SURÉNA.

Je sais ce qu'à mon cœur coûtera votre vue ;
250 Mais qui cherche à mourir doit chercher ce qui tue.
Madame, l'heure approche, et demain votre foi
Vous fait de m'oublier une éternelle loi :
Je n'ai plus que ce jour, que ce moment de vie.
Pardonnez à l'amour qui vous la sacrifie,
255 Et souffrez qu'un soupir exhale à vos genoux,
Pour ma dernière joie, une âme toute à vous.

EURYDICE.

Et la mienne, Seigneur, la jugez-vous si forte,
Que vous ne craigniez point que ce moment l'emporte,
Que ce même soupir qui tranchera vos jours
260 Ne tranche aussi des miens le déplorable cours ?
Vivez, Seigneur, vivez, afin que je languisse,
Qu'à vos feux ma langueur rende longtemps justice.
Le trépas à vos yeux me semblerait trop doux,
Et je n'ai pas encore assez souffert pour vous.
265 Je veux qu'un noir chagrin à pas lents me consume,
Qu'il me fasse à longs traits goûter son amertume ;
Je veux, sans que la mort ose me secourir,
Toujours aimer, toujours souffrir, toujours mourir.
Mais pardonneriez-vous l'aveu d'une faiblesse
270 À cette douloureuse et fatale tendresse ?
Vous pourriez-vous, Seigneur, résoudre à soulager
Un malheur si pressant par un bonheur léger ?

SURÉNA.

Quel bonheur peut dépendre ici d'un misérable
Qu'après tant de faveurs son amour même accable ?
275 Puis-je encor quelque chose en l'état où je suis ?

EURYDICE.

Vous pouvez m'épargner d'assez rudes ennuis.
N'épousez point Mandane : exprès on l'a mandée ;
Mon chagrin, mes soupçons m'en ont persuadée.
N'ajoutez point, Seigneur, à des malheurs si grands
280 Celui de vous unir au sang de mes tyrans ;
De remettre en leurs mains le seul bien qui me reste,
Votre coeur : un tel don me serait trop funeste.
Je veux qu'il me demeure, et malgré votre roi,
Disposer d'une main qui ne peut être à moi.

SURÉNA.

285 Plein d'un amour si pur et si fort que le nôtre,
Aveugle pour Mandane, aveugle pour toute autre,
Comme je n'ai plus d'yeux vers elles à tourner,
Je n'ai plus ni de coeur ni de main à donner.
Je vous aime et vous perds. Après cela, madame,
290 Serait-il quelque hymen que pût souffrir mon âme ?
Serait-il quelques nœuds où se pût attacher
Le bonheur d'un amant qui vous était si cher,
Et qu'à force d'amour vous rendez incapable
De trouver sous le ciel quelque chose d'aimable ?

EURYDICE.

295 Ce n'est pas là de vous, Seigneur, ce que je veux.
À la postérité vous devez des neveux ;
Et ces illustres morts dont vous tenez la place
Ont assez mérité de revivre en leur race :
Je ne veux pas l'éteindre, et tiendrais à forfait
300 Qu'il m'en fût échappé le plus léger souhait.

SURÉNA.

Que tout meure avec moi, madame : que m'importe
Qui foule après ma mort la terre qui me porte ?
Sentiront-ils percer par un éclat nouveau,
Ces illustres aïeux, la nuit de leur tombeau ?
305 Respireront-ils l'air où les feront revivre
Ces neveux qui peut-être auront peine à les suivre,
Peut-être ne feront que les déshonorer,
Et n'en auront le sang que pour dégénérer ?

Quand nous avons perdu le jour qui nous éclaire,
310 Cette sorte de vie est bien imaginaire,
Et le moindre moment d'un bonheur souhaité
Vaut mieux qu'une si froide et vaine éternité.

EURYDICE.

Non, non, je suis jalouse ; et mon impatience
D'affranchir mon amour de toute défiance,
315 Tant que je vous verrai maître de votre foi,
La croira réservée aux volontés du roi (...).
Mais par de nouveaux feux dussiez-vous me trahir,
Je veux que vous aimiez afin de m'obéir ;
325 Je veux que ce grand choix soit mon dernier ouvrage,
Qu'il tienne lieu vers moi d'un éternel hommage,
Que mon ordre le règle, et qu'on me voie enfin
Reine de votre cœur et de votre destin ;
Que Mandane, en dépit de l'espoir qu'on lui donne,
330 Ne pouvant s'élever jusqu'à votre personne,
Soit réduite à descendre à ces malheureux rois
À qui, quand vous voudrez, vous donnerez des lois.
Et n'appréhendez point d'en regretter la perte :
Il n'est cour sous les cieux qui ne vous soit ouverte ;
335 Et partout votre gloire a fait de tels éclats,
Que les filles de roi ne vous manqueront pas.

SURÉNA.

Quand elles me rendraient maître de tout un monde,
Absolu sur la terre et souverain sur l'onde,
Mon cœur...

EURYDICE.

N'achevez point : l'air dont vous commencez
340 Pourrait à mon chagrin ne plaire pas assez ;
Et d'un cœur qui veut être encor sous ma puissance
Je ne veux recevoir que de l'obéissance.

SURÉNA.

À qui me donnez-vous ?

EURYDICE.

Moi ? Que ne puis-je, hélas !

Vous ôter à Mandane, et ne vous donner pas !
345 Et contre les soupçons de ce cœur qui vous aime
Que ne m'est-il permis de m'assurer moi-même !
Mais adieu : je m'é gare.

SURÉNA.

Où dois-je recourir,
Ô ciel ! S'il faut toujours aimer, souffrir, mourir ?

TROISIÈME EXTRAIT

Pour 6 voix

Orode

Sillace

Orode 2

Suréna

Orode 3

Suréna 3

ACTE III

SCÈNE I.

Orode, Sillace.

SILLACE.

Je l'ai vu par votre ordre, et voulu par avance
Pénétrer le secret de son indifférence.

695 Il m'a paru, Seigneur, si froid, si retenu...

Mais vous en jugerez quand il sera venu.

Cependant je dirai que cette retenue
Sent une âme de trouble et d'ennuis prévenue ;

Que ce calme paraît assez prémédité

700 Pour ne répondre pas de sa tranquillité ;

Que cette indifférence a de l'inquiétude,

Et que cette froideur marque un peu trop d'étude.

ORODE.

Qu'un tel calme, Sillace, a droit d'inquiéter

Un roi qui lui doit tant, qu'il ne peut s'acquitter !

705 Un service au-dessus de toute récompense

À force d'obliger tient presque lieu d'offense :

Il reproche en secret tout ce qu'il a d'éclat,

Il livre tout un cœur au dépit d'être ingrat.

Le plus zélé déplaît, le plus utile gêne,
710 Et l'excès de son poids fait pencher vers la haine.
Suréna de l'exil lui seul m'a rappelé ;
Il m'a rendu lui seul ce qu'on m'avait volé,
Mon sceptre ; de Crassus il vient de me défaire :
Pour faire autant pour lui, quel don puis-je lui faire ?
715 Lui partager mon trône ? Il serait tout à lui,
S'il n'avait mieux aimé n'en être que l'appui.
Quand j'en pleurais la perte, il forçait des murailles ;
Quand j'invoquais mes dieux, il gagnait des batailles.
J'en frémis, j'en rougis, je m'en indigne, et crains
720 Qu'il n'ose quelque jour s'en payer par ses mains ;
Et dans tout ce qu'il a de nom et de fortune,
Sa fortune me pèse, et son nom m'importune.
Qu'un monarque est heureux quand parmi ses sujets
Ses yeux n'ont point à voir de plus nobles objets,
725 Qu'au-dessus de sa gloire il n'y connaît personne,
Et qu'il est le plus digne enfin de sa couronne !

SILLACE.

Seigneur, pour vous tirer de ces perplexités,
La saine politique a deux extrémités.
Quoi qu'ait fait Suréna, quoi qu'il en faille attendre,
730 Ou faites-le périr, ou faites-en un gendre.
Puissant par sa fortune, et plus par son emploi,
S'il devient par l'hymen l'appui d'un autre roi,
Si dans les différends que le ciel vous peut faire,
Une femme l'entraîne au parti de son père,
735 Que vous servira lors, Seigneur, d'en murmurer ?
Il faut, il faut le perdre, ou vous en assurer :
Il n'est point de milieu.

ORODE.

Ma pensée est la vôtre ;
Mais s'il ne veut pas l'un, pourrai-je vouloir l'autre ?
Pour prix de ses hauts faits, et de m'avoir fait roi,
740 Son trépas... Ce mot seul me fait pâlir d'effroi ;
Ne m'en parlez jamais : que tout l'état périsse
Avant que jusque-là ma vertu se ternisse,
Avant que je défère à ces raisons d'état
Qui nommeraient justice un si lâche attentat !

(...)

SCÈNE II.

Orode, Surena.

ORODE.

Suréna, vos services

(Qui l'aurait osé croire ?) ont pour moi des supplices :

J'en ai honte, et ne puis assez me consoler

De ne voir aucun don qui les puisse égaler.

785 Supplétez au défaut d'une reconnaissance

Dont vos propres exploits m'ont mis en impuissance ;

Et s'il en est un prix dont vous fassiez état,

Donnez-moi les moyens d'être un peu moins ingrat.

SURÉNA.

Quand je vous ai servi, j'ai reçu mon salaire,

790 Seigneur, et n'ai rien fait qu'un sujet n'ait dû faire ;

La gloire m'en demeure, et c'est l'unique prix

Que s'en est proposé le soin que j'en ai pris.

Si pourtant il vous plaît, Seigneur, que j'en demande

De plus dignes d'un roi dont l'âme est toute grande,

795 La plus haute vertu peut faire de faux pas ;

Si la mienne en fait un, daignez ne le voir pas :

Gardez-moi des bontés toujours prêtes d'éteindre

Le plus juste courroux que j'aurais lieu d'en craindre ;

Et si...

ORODE.

Ma gratitude oserait se borner

800 Au pardon d'un malheur qu'on ne peut deviner,

Qui n'arrivera point ? Et j'attendrais un crime

Pour vous montrer le fond de toute mon estime ?

Le ciel m'est plus propice, et m'en ouvre un moyen

Par l'heureuse union de votre sang au mien :

805 D'avoir tant fait pour moi ce sera le salaire.

SURÉNA.

J'en ai flatté longtemps un espoir téméraire ;

Mais puisqu'enfin le prince...

ORODE.

Il aima votre sœur,
Et le bien de l'état lui dérobe son cœur :
La paix de l'Arménie à ce prix est jurée.
810 Mais l'injure aisément peut être réparée ;
J'y sais des rois tous prêts ; et pour vous, dès demain,
Mandane, que j'attends, vous donnera la main.
C'est tout ce qu'en la mienne ont mis des destinées
Qu'à force de hauts faits la vôtre a couronnées.

SURÉNA.

815 À cet excès d'honneur rien ne peut s'égalier ;
Mais si vous me laissiez liberté d'en parler,
Je vous dirais, Seigneur, que l'amour paternelle
Doit à cette princesse un trône digne d'elle ;
Que l'inégalité de mon destin au sien
820 Ravalerait son sang sans élever le mien ;
Qu'une telle union, quelque haut qu'on la mette,
Me laisse encor sujet, et la rendrait sujette ;
Et que de son hymen, malgré tous mes hauts faits,
Au lieu de rois à naître, il naîtrait des sujets.
(...) Que de mépris pour moi ! Que de honte pour elle !
830 Non, Seigneur, croyez-en un serviteur fidèle :
Si votre sang du mien veut augmenter l'honneur,
Il y faut l'union du prince avec ma sœur.
Ne le mêlez, Seigneur, au sang de vos ancêtres
Qu'afin que vos sujets en reçoivent des maîtres :
835 Vos Parthes dans la gloire ont trop longtemps vécu,
Pour attendre des rois du sang de leur vaincu.
(...)

ORODE.

845 Est-ce dans le dessein de vous mettre à leur tête
Que vous me demandez ma grâce toute prête ?
Et de leurs vains souhaits vous font-ils le porteur
Pour faire Palmis reine avec plus de hauteur ?
Il n'est rien d'impossible à la valeur d'un homme
850 Qui rétablit son maître et triomphe de Rome ;
Mais sous le ciel tout change, et les plus valeureux
N'ont jamais sûreté d'être toujours heureux.
J'ai donné ma parole : elle est inviolable.

Le prince aime Eurydice autant qu'elle est aimable ;
855 Et s'il faut dire tout, je lui dois cet appui
Contre ce que Phradate osera contre lui ;
Car tout ce qu'attenta contre moi Mithradate,
Pacorus le doit craindre à son tour de Phradate :
Cet esprit turbulent, et jaloux du pouvoir,
860 Quoique son frère...

SURÉNA.

Il sait que je sais mon devoir,
Et n'a pas oublié que dompter des rebelles,
Détrôner un tyran...

ORODE.

Ces actions sont belles ;
Mais pour m'avoir remis en état de régner,
Rendent-elles pour vous ma fille à dédaigner ?

SURÉNA.

865 La dédaigner, Seigneur, quand mon zèle fidèle
N'ose me regarder que comme indigne d'elle !
(...)
Mais je suis né sujet, et j'aime trop à l'être
Pour hasarder mes jours que pour servir mon maître,
Et consentir jamais qu'un homme tel que moi
880 Souille par son hymen le pur sang de son roi.

ORODE.

Je n'examine point si ce respect déguise ;
Mais parlons une fois avec pleine franchise.
Vous êtes mon sujet, mais un sujet si grand,
Que rien n'est malaisé quand son bras l'entreprend.
885 Vous possédez sous moi deux provinces entières
De peuples si hardis, de nations si fières,
Que sur tant de vassaux je n'ai d'autorité
Qu'autant que votre zèle a de fidélité :
Ils vous ont jusqu'ici suivi comme fidèle,
890 Et quand vous le voudrez, ils vous suivront rebelle ;
Vous avez tant de nom, que tous les rois voisins
Vous veulent, comme Orode, unir à leurs destins.
La victoire, chez vous passée en habitude,

Met jusque dans ses murs Rome en inquiétude :
895 Par gloire, ou pour braver au besoin mon courroux,
Vous traînez en tous lieux dix mille âmes à vous :
Le nombre est peu commun pour un train domestique ;
Et s'il faut qu'avec vous tout à fait je m'explique,
Je ne vous saurais croire assez en mon pouvoir,
900 Si les nœuds de l'hymen n'enchaînent le devoir.

SURÉNA.

Par quel crime, Seigneur, ou par quelle imprudence
Ai-je pu mériter si peu de confiance ?
Si mon cœur, si mon bras pouvait être gagné,
Mithradate et Crassus n'auraient rien épargné :
905 Tous les deux...

ORODE.

Laissons là Crassus et Mithradate.

Suréna, j'aime à voir que votre gloire éclate :
Tout ce que je vous dois, j'aime à le publier ;
Mais quand je m'en souviens, vous devez l'oublier.
Si le ciel par vos mains m'a rendu cet empire,
910 Je sais vous épargner la peine de le dire ;
Et s'il met votre zèle au-dessus du commun,
Je n'en suis point ingrat : craignez d'être importun.

SURÉNA.

Je reviens à Palmis, Seigneur. De mes hommages
Si les lois du devoir sont de trop faibles gages,
915 En est-il de plus sûrs, ou de plus fortes lois,
Qu'avoir une sœur reine et des neveux pour rois ?
Mettez mon sang au trône, et n'en cherchez point d'autres,
Pour unir à tel point mes intérêts aux vôtres,
Que tout cet univers, que tout notre avenir
920 Ne trouve aucune voie à les en désunir.

ORODE.

Mais, Suréna, le puis-je après la foi donnée,
Au milieu des apprêts d'un si grand hyménée ?
Et rendrai-je aux Romains qui voudront me braver
Un ami que la paix vient de leur enlever ?
925 Si le prince renonce au bonheur qu'il espère,

Que dira la princesse, et que fera son père ?

SURÉNA.

Pour son père, Seigneur, laissez-m'en le souci.
J'en répons, et pourrais répondre d'elle aussi.
Malgré la triste paix que vous avez jurée,
930 Avec le prince même elle s'est déclarée ;
Et si je puis vous dire avec quels sentiments
Elle attend à demain l'effet de vos serments,
Elle aime ailleurs.

ORODE.

Et qui ?

SURÉNA.

C'est ce qu'elle aime à taire :
Du reste son amour n'en fait aucun mystère,
935 Et cherche à reculer les effets d'un traité
Qui fait tant murmurer votre peuple irrité.

ORODE.

Est-ce au peuple, est-ce à vous, Suréna, de me dire
Pour lui donner des rois quel sang je dois élire ?
Et pour voir dans l'état tous mes ordres suivis,
940 Est-ce de mes sujets que je dois prendre avis ?
Si le prince à Palmis veut rendre sa tendresse,
Je consens qu'il dédaigne à son tour la princesse ;
Et nous verrons après quel remède apporter
À la division qui peut en résulter.
945 Pour vous, qui vous sentez indigne de ma fille,
Et craignez par respect d'entrer en ma famille,
Choisissez un parti qui soit digne de vous,
Et qui surtout n'ait rien à me rendre jaloux :
Mon âme avec chagrin sur ce point balancée
950 En veut, et dès demain, être débarrassée.

SURÉNA.

Seigneur, je n'aime rien.

ORODE.

Que vous aimiez ou non,

Faites un choix vous-même, ou souffrez-en le don.

SURÉNA.

Mais si j'aime en tel lieu qu'il m'en faille avoir honte,
Du secret de mon cœur puis-je vous rendre conte ?

ORODE.

955 À demain, Suréna. S'il se peut, dès ce jour,
Résolvons cet hymen avec ou sans amour.

Cependant allez voir la princesse Eurydice ;
Sous les lois du devoir ramenez son caprice ;
Et ne m'obligez point à faire à ses appas

960 Un compliment de roi qui ne lui plairait pas.
Palmis vient par mon ordre, et je veux en apprendre
Dans vos prétentions la part qu'elle aime à prendre.

SCÈNE III.

Orode, Palmis

ORODE.

Suréna m'a surpris, et je n'aurais pas dit

Qu'avec tant de valeur il eût eu tant d'esprit ;

965 Mais moins on le prévoit, et plus cet esprit brille :

Il trouve des raisons à refuser ma fille,

Mais fortes, et qui même ont si bien succédé,

Que s'en disant indigne il m'a persuadé.

Savez-vous ce qu'il aime ? Il est hors d'apparence

970 Qu'il fasse un tel refus sans quelque préférence,

Sans quelque objet charmant, dont l'adorable choix

Ferme tout son grand cœur au pur sang de ses rois.

PALMIS.

J'ai cru qu'il n'aimait rien.

ORODE.

Il me l'a dit lui-même.

Mais la princesse avoue, et hautement, qu'elle aime :

975 Vous êtes son amie, et savez quel amant

Dans un cœur qu'elle doit règne si puissamment.

PALMIS.

Si la princesse en moi prend quelque confiance,
Seigneur, m'est-il permis d'en faire confiance ?
Reçoit-on des secrets sans une forte loi... ?

ORODE.

980 Je croyais qu'elle pût se rompre pour un roi,
Et veux bien toutefois qu'elle soit si sévère
Qu'en mon propre intérêt elle oblige à se taire ;
Mais vous pouvez du moins me répondre de vous.

PALMIS.

Ah ! Pour mes sentiments, je vous les dirai tous.
985 J'aime ce que j'aimais, et n'ai point changé d'âme :
Je n'en fais point secret.

ORODE.

L'aimer encor, madame ?
Ayez-en quelque honte, et parlez-en plus bas.
C'est faiblesse d'aimer qui ne vous aime pas.

PALMIS.

Non, Seigneur : à son prince attacher sa tendresse,
990 C'est une grandeur d'âme et non une faiblesse ;
Et lui garder un cœur qu'il lui plut mériter
N'a rien d'assez honteux pour ne s'en point vanter.
J'en ferai toujours gloire ; et mon âme, charmée
De l'heureux souvenir de m'être vue aimée,
995 N'étouffera jamais l'éclat de ces beaux feux
Qu'alluma son mérite, et l'offre de ses vœux.

ANNEXE INÉDITE

BRIGITTE JAQUES-WAJEMAN TOUT AUTOUR D'UNE TABLE

Il se trouve que j'ai il y a deux ans monté *Nicomède* de Corneille, que je tiens pour une sorte de comédie à contexte historique, autour d'une immense table, qui servait à la fois de table officielle pour des négociations politiques, de table pour des festins, d'estrade sur laquelle on pouvait monter lors du tumulte final.

Plus récemment, dans le *Tartuffe* de Molière, qui a été représenté devant les 32000 spectateurs des « Fêtes nocturnes de Grignan », et où une table s'impose, je me suis arrangée pour qu'elle fonctionne non seulement pour cacher la mari bafoué, mais aussi pour servir de lieu autour duquel se réunit et se divise à la fois toute une famille mise en danger par le personnage fatal, et comme autel où, à la fin, on le sacrifie presque comme une victime expiatoire.

Une telle table, il me semble qu'elle n'est pas un passe-partout commode, ni un « truc » artificiel mais :

- **une forme prégnante**, pleine de conséquences et de sens implicites, pour diverses fonctions à déterminer : pour un repas, une réunion, une tractation, une délibération. Pour se coucher dessus, pour y grimper et narguer une foule, et comme pierre de sacrifice, etc.
- **un agrès** (on se rappelle l'usage auquel le metteur en scène russe Meyerhold les destinait)
- le moyen d'instituer **un nouveau rapport entre la salle et la scène**, dans la mesure où un public disposé tout autour de la table, en rectangle, en carré, en rond, en octogone, se trouve rapproché du jeu des acteurs qui se déploie entre la table et lui, aperçoit le spectateur d'en face au-delà des acteurs, se sent comme associé à l'action et comme pris à témoin. La rampe a donc en partie disparu, ou du moins, elle tourne autour de l'espace du jeu. La table concentre, intériorise, allégorise. Elle est un meuble, un praticable et un symbole. Elle devient même étrange, dans la mesure où tant de peuples du monde s'assoient par terre !

« Corneille colonial »

Dans le « cycle » des cinq tragédies de Corneille que j'ai inauguré en 1983, qui traitent toutes de la question de l'impérialisme romain, qui se passent dans les colonies de Rome ou dans des pays soumis à son empire, *La Mort de Pompée* (Égypte), *Sophonisbe* (Afrique du Nord), *Sertorius* (Espagne-Portugal), *Nicomède* (Iran) et *Suréna* (Iraq), et que je viens de terminer, j'aurais envie de revenir à certaines d'entre elles, non pour en faire des « remakes », mais pour les questionner à nouveau, selon une scénographie différente. Je voudrais revenir à *Suréna*.

La machine du vers

Je souhaite aussi continuer à développer cette espèce d'atelier ou de laboratoire de l'alexandrin qui, au cours des mises en scène que j'ai pu effectuer de Corneille, de Racine, et récemment, donc, de Molière, m'ont permis d'initier un grand nombre d'acteurs à cet art qui est aussi un technique rationnelle et parfaitement transmissible, (ma référence étant l'ouvrage *Dire le vers*, de Jean-Claude Milner et François Regnault, repris depuis 2008 chez Verdier). Le vers est sans doute la seule machine dont s'autorise l'espace classique, avec les « unités » qui lui sont affectées par l'expérience redoutable, mais proprement géniale, des Classiques eux-mêmes ; ils ont trouvé là un instrument d'une richesse inouïe, qui, loin d'être archaïque ou dépassé, s'offre toujours à des investigations nouvelles, indépendantes de l'espace « à l'italienne », étranger à toute « intimidation » par la tradition, et à cette peinture des passions si profonde et si intelligente qu'elle n'inspire ni respect, ni terreur, mais plutôt une sorte de gai savoir !

Suréna

Je voudrais revenir à *Suréna*. Cette pièce, la dernière de Corneille, est de celles qui, pendant un long temps, faute de faire partie du palmarès absolument réducteur de Voltaire, passaient pour difficiles, bizarres, ou exotiques. Comme elle avait mis l'amour au centre, elle a ensuite passé pour racinienne. En vérité, elle se suffit parfaitement à elle-même. Sa beauté est à couper le souffle, surtout si on veut bien rapprocher tout ce théâtre du spectateur d'aujourd'hui, non pour le banaliser, mais pour en présenter la toujours secrète modernité, ce qui contrairement à ce qu'on croit ne consiste pas à « faire les pieds au mur », ni à jouer en *jeans*, mais à se situer à la distance propre pour la faire entendre, distance qui se calcule à chaque fois de façon spécifique, au long d'un travail passionnant et inspiré.

Je remarque qu'elle commence ainsi :

« Ne me parle plus temps de joie et d'hyménée,
Tu ne sais pas les maux où je suis condamnée... »

Un grand mariage en effet s'apprête, où on veut marier Eurydice à Pacorus, le fils du Roi des Parthes, qu'elle n'aime pas, parce qu'elle « aime ailleurs », comme on disait souvent alors. Elle aime Suréna, le glorieux Général des Parthes, qui, comme on voit encore dans tant de pièces de Corneille, est le second du Roi, plus grand et plus glorieux que le Roi lui-même.

J'imagine aussitôt qu'une table immense, chargée de mets, somptueusement décorée, attend le festin nuptial. Mais comme souvent dans ce théâtre, on commence par retirer au spectateur la joie d'assister à quelque pompe, d'être invité à une grande cérémonie, parce que le drame couve, que les grands personnages ont des amours contrariés, parce que l'histoire qu'on lui ménage est beaucoup plus intéressante que ce qu'on lui annonce d'abord, et qu'on le plonge d'entrée de jeu dans une tension entre les affaires de l'Etat et les tourments de l'amour. L'amour et la gloire.

Pierre Corneille

Né à Rouen le 6 juin 1606, mort à Paris le 1er octobre 1684

Œuvres de Pierre Corneille :

1629-30 *Mélite ou les fausses lettres*, comédie, donnée à Paris

1630-31 (?) *Clitandre ou l'Innocence délivrée*, tragi-comédie

1631-32 (?) *La Veuve ou le Traître trahi*, comédie

1632-33 *La Galerie du Palais ou l'Amie rivale*, comédie, et peut-être *La Suivante*, comédie

1633-34 *La Place Royale ou l'Amoureux extravagant*, comédie

1634-35 (date indéterminée) *L'Illusion comique*, comédie

Janvier 1637 *Le Cid*, tragi-comédie

1640 *Horace*

1641 *Cinna ou la Clémence d'Auguste*

1642 *Polyeucte*

1643 *La Mort de Pompée*

1644 *Le menteur*

1644 *Rodogune*

1645 *La Suite du menteur*

1646 *Théodore*

1647 *Héraclius*

1649 *Don Sanche d'Aragon*

1650 *Andromède*

1651 *Nicomède*

1651 *Pertharite*

1659 *Œdipe*

1660 *La Toison d'or*

1662 *Sertorius*

1663 *Sophonisbe*

1664 *Othon*

1666 *Agésilas*

1667 *Attila*

1670 *Tite et Bérénice*

(Cercle au Théâtre de la Ville le 15 mars 2024)

1672 *Pulchérie*

1674 *Suréna*.

Jamais une perte si considérable ne pouvait être plus imparfaitement réparée, mais pour vous rendre l'inégalité du changement plus supportable, songez, Messieurs, que lors qu'un siècle a produit un homme aussi extraordinaire qu'il l'était, il arrive rarement que ce même siècle en produise d'autres capables de l'égaliser. Il est vrai que celui où nous vivons est le siècle des miracles, & j'ay sans doute à rougir d'avoir si mal profité de tant de leçons que j'ay reçues de sa propre bouche par cette pratique continuelle que me donnait avec lui la plus parfaite union qu'on ait jamais vue entre deux frères ; quand d'heureux génies, qui ont été privés de cet avantage, se sont élevés avec tant de gloire, que tout ce qui a paru d'eux a été le charme de la cour & du public. Cependant, quand même l'on pourrait dire que quelqu'un l'eût surpassé, lui qu'on a mis tant de fois au-dessus des Anciens, il serait toujours très-vrai que le Théâtre Français lui doit tout l'éclat où nous le voyons.

Extrait de l'éloge de Thomas Corneille
succédant au fauteuil de son frère à l'Académie Française,
le 2 janvier 1685.